

Émilie Frèche est écrivain et scénariste. Elle publie également pour la jeunesse et le théâtre. Elle est l'auteur de plusieurs livres dont *Deux étrangers*, prix Orange et prix des Lycéens d'Île-de-France 2013, et *24 jours. La vérité sur la mort d'Ilan Halimi*, coécrit avec Ruth Halimi.

Émilie Frèche

LE SOURIRE
DE L'ANGE

R O M A N

Points

ISBN 978-2-7578-4635-3

© Points, 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ayant eu la chance d'être accueillie en résidence d'écrivain dans le quartier des Coteaux à l'automne 2003, je tenais à remercier tous les élèves de la seconde Yourcenar du lycée Louis-Armand à Mulhouse, les habitants et les bibliothécaires, sans lesquels cette histoire n'aurait pu se dérouler à Mulhouse. Toutefois, aucun de mes personnages ne m'a été inspiré par notre rencontre.

[Version revue et corrigée par l'auteur]

À Swann, où qu'il grandisse.

Pas un Français ne sera en sécurité tant
qu'un juif, en France et dans le monde
entier, pourra craindre pour sa vie.

Jean-Paul SARTRE,
Réflexions sur la question juive.

Je savais qu'il était communiste, que sa femme était morte en 1971, le laissant seul pour élever ma mère, et qu'il vivait dans un coin de la France où il fait toujours froid – Mulhouse. Mais j'avais une idée bien moins précise de la ville que de l'homme, ma mère ayant passé toute sa courte vie à me rapporter des anecdotes sur mon grand-père et à tenter de justifier le fait qu'elle ne le voyait plus. Elle l'avait quitté en même temps que la France, au début des années quatre-vingt, et je me demandais, malgré le mal qu'elle pouvait en dire, s'il ne lui manquait pas. Mon père prétendait qu'elle en parlait trop pour ne pas souffrir de cette séparation. C'était sans doute vrai mais cela ne suffisait pas à ce qu'elle décroche son téléphone, de sorte que mon grand-père ignorait mon existence. Il ne m'avait jamais envoyé le moindre cadeau, jamais adressé une lettre ou donné un coup de fil, pourtant je ne lui en voulais pas. Je n'en voulais qu'à ma mère. Et de son père, je m'étais fait l'idée d'un homme à l'image de mes héros préférés, charismatique, drôle et courageux, si bien que, dans la tragédie qui s'abattait sur moi, je vécus la nouvelle comme un miracle : j'allais vivre chez lui.

J'ai déchanté dès que j'ai posé le pied sur le sol français. Il était là, juste derrière les portes vitrées après la douane, avec son air bougon, presque en colère, et comme un chauffeur de taxi, une pancarte à mon nom sur la poitrine – *Joseph Vidal*. J'ai eu envie de retourner aussi sec à Tel-Aviv, qu'est-ce que j'allais faire chez cet étranger ? Oui, c'est le premier mot qui m'est venu à son sujet, étranger, mais je suis sorti tout de même, j'ai marché vers lui, lui ne souriait pas, il me regardait seulement avec ses yeux vides et gris comme l'était ce pays sans soleil dont m'avait tant parlé ma mère. Je lui ai dit *bonjour, je suis votre petit-fils*. Il a répondu *je sais*, et puis il a empoigné ma valise et nous avons rejoint le parking.

La route était longue jusqu'à Mulhouse, et j'ai eu peur de tout ce silence qui nous attendait. Le silence de tout ce qui nous séparait. Comment le briser alors que nous n'avions jamais été, l'un pour l'autre, autre chose qu'une absence ? C'était contre elle que mon grand-père était furieux, pas besoin de poser de question, ça se lisait dans ses yeux, et

contre ma mère aussi, qui l'avait voulue. Sa mort ne l'avait pas encore anéanti. Il était dans ce premier temps du deuil, le temps de la révolte, et ses mains crispées sur le volant en témoignaient. Il roulait à bord d'une vieille Renault 5 qui devait avoir son âge à elle, une antiquité. Les sièges étaient élimés, les essuie-glaces ne fonctionnaient plus, ils grinçaient à chaque balayage et c'était le seul bruit, avec la pluie, qu'on entendait. J'aurais voulu qu'il allume le poste de radio, écouter un peu de musique, même de la mauvaise, mais je n'ai pas osé demander. Nous avons rapidement gagné l'autoroute de l'Est. Les tours et les entrepôts ont laissé place à la Champagne, à ces plateaux infinis de vignobles verdoyants qui, avec la bruine, se fondent dans le gris du ciel, on aurait dit une palette d'aquarelles, un dessin d'enfant aux formes molles, incertaines, et je me suis endormi.

C'est sa voix, sur le parking d'un supermarché, qui m'a réveillé. Il pleuvait toujours, mais que je ne m'inquiète pas, nous étions presque arrivés – il lui fallait juste faire quelques courses, il n'avait plus rien dans son frigo. Je suis sorti de sa voiture comme d'un mauvais rêve, la bouche pâteuse et la tête qui tournait. Une femme avec un chariot m'a dépassé. Elle courait en direction du magasin, elle ne voulait pas prendre l'eau. Nous, nous n'étions plus à ça près. Le vieux m'a demandé ce que j'aimais. J'ai répondu *tout* et il a choisi la seule chose que je ne peux pas avaler, du céleri rémoulade. C'était des petites barquettes toutes faites, pleines de sauce blanche dont la seule vue m'a donné envie de vomir. Il a pris aussi

des conserves de thon et de maïs, et du jambon à l'étuvée, en tranches.

Il mangeait donc du jambon.

On a repris la voiture, traversé le centre-ville, puis au bout de quelques kilomètres, les grandes tours jaunes et bleues de sa cité nous ont pété à la figure. Je n'avais jamais vu un jaune et un bleu si vif, sinon les Lego de mon enfance, et je me suis dit que c'était vraiment partout pareil, qu'on prenait toujours les gens pour des cons, surtout les plus pauvres, comme s'il suffisait de mettre de la couleur à leurs murs pour qu'ils voient la vie en rose, pour qu'ils ne se plaignent de rien et surtout, restent bien là où on avait décidé que devait être leur place. On a quitté le boulevard circulaire qui entourait ce grand ensemble. On s'y est enfoncés. Au cœur, les barres d'immeubles étaient plus basses, invisibles depuis la ville donc pas la peine de les barbouiller, du béton à l'état brut, ça suffisait amplement, en tout cas pour mon grand-père qui, je m'en rendrais vite compte, ne se faisait plus sur rien aucune illusion. Sa rue s'appelait, comme une grosse blague, Pierre Loti, et son immeuble, Plein Ciel. *Pierre Loti*... En lisant ce nom-là, je me suis tout à coup souvenu des *Désenchantées*, posé, telle une bible, sur la table de nuit de ma mère. Elle en lisait souvent des passages à mon père, et elle nous racontait les voyages de cet homme de lettres à travers le monde, dont le nom voulait dire *rose* en tahitien. Mais dans son langage à elle, il signifiait surtout la tour où elle avait passé son enfance, et de m'en rendre compte comme ça, aussi brutalement,

me fit lâcher un sanglot. Son père, qui me précédait, s'est retourné :

– Ça va ?

C'était sa première question. La toute première fois qu'il se souciait de moi. Et j'ai dit *oui, oui, ça va bien*, de sorte que nous sommes entrés dans le hall. Mais ce n'était pas vrai. Ça n'allait pas du tout.

Mon grand-père s'est installé ici, avec sa femme et sa fille, dans le quartier des Coteaux, à l'automne 1968, et il n'en a plus jamais bougé. Aujourd'hui, ça peut paraître dingue que des gens aient eu envie d'emménager là, dans cette cité où chaque communauté possède son immeuble, où comme par l'effet d'une loi de ségrégation, les Polonais, les Portugais, les Maliens, les Africains, les Algériens se sont retrouvés regroupés par barres, une belle barre rien qu'à eux où ils ont pu continuer à vivre en autarcie, à parler leur langue, regarder leur télé locale, cuisiner leurs plats sans se faire insulter à cause de l'odeur, c'était du respect sans doute à l'époque cette non-mixité, une façon pour la France de dire à ses immigrés ne vous inquiétez pas, vous irez à l'usine, à la mine, mais on vous parquera par *affinités*. *Qui*, aujourd'hui, aurait le désir de vivre dans un de ces ghettos dans le ghetto où même les chauffeurs de tram ne veulent plus aller ? Où le moindre mot peut muer en émeute ? Personne, mais en 1968 des gens avaient envie et mes grands-parents ont fait partie de ces gens. David Rosenthal travaillait chez Peugeot.

Sa femme, elle, faisait de la couture à la maison. Elle avait une magnifique Singer. Elle rêvait de confectionner des toilettes, mais elle ne reprisa jamais autre chose que les vêtements des enfants de ses voisines qui devaient servir à toute la fratrie : sous son coup de ciseaux, les pantalons devenaient à coup sûr des bermudas et parfois même, des shorts. Comme beaucoup d'ouvriers, mes grands-parents habitaient une HLM insalubre à Bourzwiller, construit à la va-vite pour compenser les logements bombardés du centre-ville. C'était là qu'on les avait placés au retour de la guerre. Mais ma grand-mère, qui avait des goûts de luxe, n'aimait pas être si éloignée de Mulhouse. Elle voulait se rapprocher du centre-ville et ce grand ensemble n'en serait éloigné que de 3,5 km, ce serait parfait. Sans compter qu'il serait signé Marcel Lods, un ami de Le Corbusier, ça la faisait rêver ! Je ne suis pas sûr qu'ils aient su tous les deux, à ce moment-là, que cet architecte avait signé Drancy aussi, où ils avaient été détenus plusieurs semaines avant d'être déportés vers l'Est à l'été 1942, mais si tel est le cas, ils l'auront sans doute occulté de leur mémoire tant ils voulaient tout oublier. Ce qui comptait, m'avait dit ma mère, c'était que l'appartement soit *traversant*, que la lumière puisse y entrer de toute part, qu'il y ait des sanitaires comme dans les maisons bourgeoises du Rebberg pour qu'on puisse prendre une douche tous les jours et faire ce qu'on avait à faire en paix, plus sur le palier. Le fait d'habiter si haut avait dû les séduire aussi : l'horizon n'était jamais bouché par rien. La petite Agnès grandirait donc avec le désir de toucher du doigt la Forêt-Noire

